

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giovanni PAPINI

Pour un massacre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1941, tome 40, p. 57-61

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## POUR UN MASSACRE \*

Si ma petite Hyacinthe avait été à la maison ce jour-là, j'aurais échappé aux divagations du géomètre Masada. En effet, Hyacinthe possède, en présence des maniaques en liberté, un don miraculeux de seconde vue, et elle est passée maîtresse en l'art, pourtant assez délicat, de les congédier en douceur sans provoquer de scènes ni de scandales. — Mais, par malheur, Hyacinthe n'était pas là.

Je parcourais paisiblement le petit livre de Jules Osse- quente sur les prodiges lorsque j'aperçus devant moi — allez savoir comment il était entré — un grand vieillard vaguement hexagonal et nettement polychrome : cheveux de neige, front pâle, œil d'azur, nez vermeil, bouche violette et menton noirâtre. Pour compléter cette singulière gradation de couleurs, l'inconnu portait une cravate bleue, un veston marron et des pantalons noirs.

Eberlué, je me levai pour lui demander son nom et la raison de sa présence chez moi, mais je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche : mon visiteur bariolé me tendait un carré de carton sur lequel ces mots étaient écrits à la main, en rouge sang : Masada Wispra, géomètre, fondateur de la Société destructrice des animaux.

« Ne soyez pas surpris, et ne me renvoyez pas, déclara d'abord le vieux sans attendre ma question. Je viens ici pour obtenir votre adhésion. Ne craignez rien, car s'il s'agit d'une adhésion qui implique certaines responsabilités morales et philosophiques, elle n'entraîne pas la moindre responsabilité légale. La contribution financière est libre : vous pouvez me donner un million, ou rien du tout. Pour aujourd'hui, il me suffit d'avoir votre nom.

— Mais, commençais-je...

— Laissons là les « mais », interrompit le sieur Masada presque irrité, tous commencent par un « mais » ! Vous avez le droit de connaître le programme de ma croisade, et je suis prêt à vous satisfaire. »

Et, en prononçant ces fortes paroles, il s'assit, avec une prudente délicatesse, sur le bord de la chaise la plus rapprochée de moi.

\* Extrait des « Figure umane » de Giovanni Papini.

« N'avez-vous jamais éprouvé, continua-t-il, quelle honte c'est pour nous, créatures verticales d'origine divine, que de permettre la présence sur la terre, déjà si petite pour notre nombre et nos nécessités, de ces multitudes d'êtres inférieurs ? Ne ressentez-vous pas du dégoût à cohabiter avec ces innombrables brutes parasites, suspectes, dangereuses et puantes ? Cette infecte odeur de boucherie et de ménagerie, d'abattoir et d'écorcherie qui remplit l'univers et contamine les nations ne vous donne-t-elle pas la nausée ? Nous, les hommes, nous sommes presque des dieux, tandis que les bêtes, ce n'est que de la matière en mouvement. Elles n'ont pas le droit d'occuper avec nous le domaine qui nous a été donné. Il faut libérer de cette servitude notre droit à la domination des terres et des mers. Le don miraculeux de la vie doit être désormais exclusivement réservé aux bimanés verticaux. Les théologiens affirment que nous seuls avons été faits à la ressemblance de Dieu ; les savants démontrent que notre espèce est la fleur la plus belle de la création. Pourquoi, par conséquent, les espèces imparfaites et informes devraient-elles subsister ? Seule, désormais, doit régner la plus réussie, la semi-divine, la nôtre. Et, pour y arriver, j'envisage et propose l'extermination intégrale et méthodique de tous les animaux. C'est dans ce but que j'ai fondé une société pour l'indépendance de notre planète. Un pape fameux s'écriait avec raison : Hors d'ici les barbares ! Moi, j'ajoute : Hors d'ici les brutes. »

J'esquissai un mouvement comme pour prendre la parole, mais le géomètre Masada ne le permit point.

« Je vois, reprit-il tout de suite, je vois ce que vous allez dire. Objections vieux-jeu et sans aucune valeur. Voudriez-vous objecter par exemple que beaucoup d'animaux sont utiles, voire indispensables à l'homme ? Cette sordide excuse, basée sur le vil principe du profit personnel, pouvait passer il y a un siècle. Actuellement, ce n'est plus, croyez-moi, qu'un indigne prétexte à l'usage de quelques ignorants arriérés. La science a rendu possible à la caste supérieure de s'émanciper entièrement des castes inférieures. La nécessité de manger de la viande est périmée, puisque la chimie nous enseigne que les pignons et les noisettes contiennent des substances plus nutritives que le bœuf et le poulet ; puisque, d'autre part, tout le

monde sait qu'on peut vivre, et en meilleure santé, en se nourrissant uniquement de végétaux. Le carnivorisme est un résidu nauséabond de gloutonnerie et de sauvagerie. Et nous n'avons plus besoin non plus des bêtes pour aider nos travaux. Les tracteurs ont supprimé les bœufs, les automobiles ont détrôné les chevaux, les téléphériques nous épargnent de recourir aux mulets et aux ânes. Les bienfaits de la science nous ont rachetés de toute obligation envers la faune terrestre. Les engrais chimiques rendent le fumier superflu ; la soie artificielle est la condamnation des vers à soie ; dans les armées, la cavalerie a presque disparu, remplacée par les moteurs. Il y a des véhicules à benzine dont les roues à chenilles nous permettent de traverser les steppes et les déserts sans utiliser l'odieux chameau. La dermoïde est moins chère que la peau ; le sucre de fruits a banni le miel ; la télégraphie sans fils a rendu inutiles les pigeons voyageurs ; d'ingénieux dispositifs électriques ont pris la place des chiens de garde. Et croyez-vous, monsieur, que si les corridas et les combats de coqs devaient cesser demain, la civilisation en souffrirait beaucoup ?

— Et cependant... hasardai-je.

— Permettez, permettez, je n'ai pas fini. Je n'ai pas encore produit l'argument-base de ma campagne zoophobe. Vous oubliez que les immenses préjudices causés à l'homme par les animaux sont infiniment plus considérables que les services qu'ils nous rendirent pendant un certain temps, et dont nous pouvons nous passer aujourd'hui. A notre époque, leur utilité est nulle, alors que le danger s'accroît. Lisez, si vous voulez vous en convaincre, le livre terrifiant de L.-O. Howard sur la menace des insectes. Cet auteur a calculé que, aux Etats-Unis seulement, les insectes consomment, en une année, le produit du travail d'un million d'hommes. Pour une abeille qui nous donne un peu de cire, il y a des milliards d'insectes qui dévorent notre nourriture et qui, dans un ou deux siècles, prendront notre place sur la terre. En plus des pertes économiques, qui sont énormes, la présence des animaux donne naissance à bien d'autres dommages et à de multiples désavantages. Rappelez-vous les maladies parfois terribles et toujours si ennuyeuses que nous communiquent les vaches, les porcs, les chats et les rats ;

regardez les rues de nos villes continuellement souillées par le noble animal nommé cheval ou par des pigeons amoureux. Souvenez-vous de tous ces glapissements, mugissements et rugissements fastidieux qui troublent si fâcheusement le silence. Le braiment des ânes nous fait payer cher les roulades du rossignol, desquels, entre parenthèses, les poètes ont exagéré la souveraine douceur. Et je ne parle pas des ignobles parasites qui vivent sur nous et en nous, ni des mauvais exemples que donnent à la jeunesse les chiens, les boucs et les singes. Ces derniers, d'ailleurs, caricatures diaboliques de l'homme, sont pour nous une injure constante d'ironique malice, et seront massacrés les premiers sans aucune pitié. »

L'apôtre enflammé du bruticide s'animait à sa propre éloquence au point de changer de couleur. Son front pâle était devenu rose, la dilatation des pupilles faisait paraître presque noirs ses yeux bleu ciel ; son nez avait blanchi et sa bouche grande ouverte lançait des éclairs d'or. Il tira de sa poche une petite éponge pour essuyer sa sueur, puis une feuille imprimée qu'il me tendit.

« Vous trouverez là-dedans, reprit-il plus calmement, les treize principes de ma croisade. Le premier axiome proclame que non seulement l'intelligence, mais même la vie doit être désormais le monopole de l'homme. Dans le dernier paragraphe vous trouverez une énumération provisoire des moyens que je me propose pour la Saint-Barthélemy du règne animal. Ne m'objectez pas, comme d'autres l'ont fait, qu'il existe déjà des catégories d'hommes voués au meurtre des bêtes. La bonne volonté des bouchers, qui tuent par esprit de lucre et non pour des motifs spirituels, est frustrée par la cupidité des éleveurs qui visent à la multiplication des animaux commerçables. Les chasseurs semblent, à première vue, plus près de mon idéal ; mais ce sont des alliés hypocrites et déloyaux : ils tuent seulement certaines espèces de bêtes, et non pas toutes indistinctement. Et même, pour ne pas perdre leur passe-temps favori, ils prennent soin de repeupler les réserves. Ce seraient les plus grands adversaires d'un massacre total. Quant aux matadors, c'est la même histoire : le pays où l'on assomme les taureaux pour s'amuser est précisément celui où les monstres bovins sont le plus nombreux et le plus respectés. Seule une campagne universelle d'extermination, dirigée par les savants et patronnée par les

gouvernements, pourra libérer la terre des intrus malfaisants et inutiles qui la peuplent. Pour répandre l'idée de cette hécatombe nécessaire, j'ai fondé ma société. Malheureusement j'en suis pour l'instant l'unique membre. Une infinité de préjugés sentimentaux s'opposent au succès de ma proposition. Et pourtant l'histoire me donne raison. Deux grands pays en Orient, ont connu le culte des animaux : l'Egypte qui en faisait des dieux, et les Indes, qui se refusaient à les tuer. Constatez comment ont fini ces deux nations. L'Egypte fut envahie et subjuguée successivement par les Hyksôs, les Nubiens, les Assyriens, les Macédoniens, les Romains, les Byzantins, les Arabes, les Turcs, les Français et les Anglais. Les Indes ont payé par une longue servitude et par la décadence leur respect stupide pour les animaux, et aujourd'hui, leur châtiment est exemplaire : elles se débattent sans espoir sous la morsure de l'Angleterre. Si je ne m'abuse, ce sont là des manifestations offertes à la méditation des aveugles.

Il ne nous reste donc qu'un moyen de salut : le massacre intégral et définitif de tous les êtres poilus, emplumés ou écailleux qui encombrant et souillent nos campagnes, nos forêts, nos mers et nos cieux. Ce n'est qu'après une épuration impitoyable que l'homme pourra se sentir en sûreté dans son royaume reconquis. Destruction du règne animal ou perte du genre humain, voilà mon dilemme.

Et maintenant choisissez, et dites-moi si vous voulez donner votre nom à ma société. Un simple monosyllabe me suffit : oui ou non ? »

Ce disant, il se leva dignement. Je me levai aussi, et lui donnai immédiatement la réponse que chacun de vous, j'en suis certain, lui eût donnée. Même le monosyllabe demandé eût été de trop. Je me dirigeai vers la porte et monsieur Masada, interloqué, me suivit. Au corridor je le précédai, toujours silencieux, jusqu'à la porte d'entrée ; je l'ouvris et m'effaçai pour laisser passer mon visiteur. Sans un mot, sans me saluer, l'Attila des animaux disparut dans l'ombre de l'escalier muet et solennel, comme un prophète injustement répudié.

Giovanni PAPINI  
de l'Académie royale d'Italie

Trad. par Jean CLOSUIT